



Monica Battaglini, Stéphanie Fretz, Eva Nada et Laurence Ossipow (dir.)

Enquêter, former, publier au cœur de la cité

Éditions ies

La posture professionnelle et la réflexivité en travail social envisagées sous l'angle ethnographique et esthétique

Francis Loser

DOI : 10.4000/books.ies.2173

Éditeur : Éditions ies

Lieu d'édition : Éditions ies

Année d'édition : 2018

Date de mise en ligne : 18 février 2019

Collection : Le social dans la cité

ISBN électronique : 9782882241368



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

LOSER, Francis. *La posture professionnelle et la réflexivité en travail social envisagées sous l'angle ethnographique et esthétique* In : *Enquêter, former, publier au cœur de la cité* [en ligne]. Genève : Éditions ies, 2018 (généré le 01 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/ies/2173>>. ISBN : 9782882241368. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.ies.2173>.

La posture professionnelle et la réflexivité en travail social envisagées sous l'angle ethnographique et esthétique

Francis Loser

Introduction

Cette contribution se propose d'interroger la posture professionnelle en travail social, notion souvent invoquée par les praticien-ne-s pour expliquer les valeurs qui inspirent leur action, légitimer le cap donné à leurs interventions ou défendre leurs prises de décision. Censés justifier une action ou un comportement, les mécanismes à l'œuvre dans la posture professionnelle sont peu ou prou explicités dans la littérature professionnelle. Le plus souvent, la posture est ramenée à la personnalité du ou de la praticien-ne – «le principal outil de l'éducateur, c'est sa personnalité» (Capul & Lemay, 2005: 122) – et réduite à la dimension psychologique, aux mécanismes psychoaffectifs (transfert et contre-transfert, résonances, etc.). Pourtant, le terme de posture renvoie au corps – «Attitude particulière du corps», «Position du corps ou d'une de ses parties dans l'espace» et à un positionnement – «Situation d'une personne. Se trouver en bonne ou en mauvaise posture. Synonymes: condition, situation, position» (*Le Petit Robert*, 1990).

La notion de posture professionnelle implique ainsi de considérer le rapport au corps, la manière de se tenir, mais aussi la position, qui peut à la fois être entendue comme l'affirmation d'une préférence (valeur, morale, etc.), d'un rôle social choisi (autodétermination) et d'une assignation de place (position sociale, rang dans une hiérarchie, etc.). La notion de posture professionnelle ouvre sur des perspectives à la fois psychologique, sociale, éthique et esthétique extrêmement propices pour penser la part dynamique de l'intervention professionnelle conçue en termes d'agir situé.

Cette question est, à mon sens, insuffisamment explorée dans les réflexions professionnelles et il m'a paru intéressant de l'examiner de plus près en opérant un détour par la recherche et, plus précisément, par les réflexions issues de l'observation participante. Outre le fait qu'elle

autorise un recueil d'informations relatif aux actrices et acteurs observés et à leurs pratiques, la méthode ethnographique oblige les chercheur·e·s à penser leur implication dans le terrain, pas uniquement sur un mode rhétorique, mais « en attention gardée présente à ses propres fonctionnements » (Canter Kohn & Nègre, 2003: 193), ces derniers participant pleinement à la construction des données de la recherche.

Comme nous le verrons ci-après, les praticien·ne·s en travail social pourraient tirer profit de cette méthode de recherche pour les aider à préciser ce que recouvrent les notions de posture et de réflexivité, qu'il s'agisse de repérer leur positionnement ou de décoder les déterminants sociaux qui traversent les situations dans lesquelles elles et ils sont engagés.

L'article est construit en plusieurs parties et débutera par un examen approfondi de la notion de posture professionnelle afin d'en appréhender les multiples contours. Dans un second temps, le questionnement sera élargi par des apports portant sur la méthodologie relative aux enquêtes qui impliquent une immersion sur le terrain. Le focus sera placé sur le journal de terrain, texte dans lequel vient se cristalliser la question du rapport objet-sujet. Enfin, en rapport à la formation de base et continue en travail social, la posture requise dans l'intervention sociale sera considérée à partir de la posture de recherche.

Posture et pratiques professionnelles

Ainsi que le notent Bertrand Ravon et Jacques Ion, le travail social ne se situe plus aujourd'hui dans l'idéal de réparation, mais dans une logique d'intervention qui repose sur « un travail relationnel de présence et de soutien à autrui (pratiques du *care*) [...] » (2012: 6). La place centrale qu'occupe la composante relationnelle dans l'activité des professionnel·le·s du social est également soulignée par Michel Autès, qui estime que « la spécificité du travail social est d'être une relation de service où les services sont au service de la relation » (2013: 48). A ce sujet, il importe de relever que « le travail émotionnel est une dimension ordinaire de l'activité de travail mais celle-ci occupe une place plus importante dans les emplois de service » (Avril, Cartier & Serre, 2010: 95). Cela a amené Stéphanie Boujut à s'intéresser à la gestion de la position professionnelle en tant que modalité pratique de l'exercice professionnel. Pour la sociologue, la modalité de cette gestion « implique de mettre en relief les moments où cette gestion s'opère dans

l'interaction. Ces moments sont le plus souvent émotionnels» (2005: 143). Et l'auteure de remarquer que «le registre émotionnel [...] est un élément central de la compréhension des pratiques des travailleurs sociaux dans leurs relations au public» (2005: 143-144). En tant que relation de service, le travail social exige donc des praticien-ne-s qu'elles et ils développent la gestion des émotions afin «d'inscrire la demande d'aide dans un contexte professionnel et non pas émotionnel» (2005: 149).

La gestion des émotions fait partie intégrante du savoir pratique en travail social et, pour leur permettre d'être à l'aise dans la plupart des situations de face-à-face avec les bénéficiaires, les praticien-ne-s développent des stratégies pour éviter d'être envahi-e-s par la vulnérabilité de l'autre. Lors d'une enquête portant sur les interactions entre bénéficiaires et professionnel-le-s de divers domaines d'activité (infirmières et infirmiers, agent-e-s de l'ANPE¹ ou des caisses d'allocations familiales), Philippe Corcuff a mis en évidence qu'il s'agit là d'un «régime d'interpellation éthique dans le face à face, mode de rapport ordinaire à l'action qui peut se définir comme «le fait d'être pris», en pratique et de manière non nécessairement réfléchi, par un sentiment de responsabilité vis-à-vis de la détresse d'autrui, dans le face à face et la proximité des corps» (1998: 5). A partir de l'amour *dé-mesuré* ou agapé modélisé par Luc Boltanski (1990), le chercheur souligne que la reconnaissance de la détresse de l'autre peut entraîner chez le ou la professionnel-le un au-delà de la mesure, qui peut s'exprimer autant par la compassion que par la violence liée à la présence de l'autre souffrant-e qui menace sa tranquillité. Ce phénomène est clairement visible chez les infirmières et infirmiers qui, confrontés à une proximité des corps, se construisent un système de «blindage» pour pallier l'exposition continue à la souffrance (Mercadier, 2006; Molinier, 2013).

Dans le cadre d'entretiens menés avec des éducatrices et éducateurs qui accompagnent des adolescent-e-s (Loser, 2013), l'interpellation par l'autre était au cœur des réflexions car, comme le précisait un praticien: «On vit avec ces jeunes on partage l'intimité de ces jeunes on vit leur quotidien.» Une de ses collègues, à laquelle je demandai si l'activité éducative pouvait être assimilée à toute autre activité professionnelle, éclata de rire avant de préciser que, pour elle, «c'est nettement plus! Il y a un investissement de part et d'autre, ça déborde forcément». Cette proximité en excès vient

1 Ancien Pôle emploi, équivalent des offices cantonaux de l'emploi.

fragiliser les frontières entre les registres professionnel et personnel. Lors de mes temps d'immersion sur le terrain, il m'a été donné d'observer des scènes durant lesquelles les débordements n'étaient pas que de nature émotionnelle. Un jour, par exemple, j'ai vu un jeune passer subrepticement derrière un éducateur pour, d'un coup, le ceinturer et le soulever de terre, ce qui tend à faire penser que les interactions entre praticien-ne-s et bénéficiaires ne sont pas sans risque.

Lors des interactions de face-à-face en travail social, le positionnement professionnel, qui repose sur une asymétrie des rapports et une discrimination positive (Boujut, 2005), se trouve parfois bousculé par l'ambiguïté des situations (proximité qui invite à une confusion des rôles, par exemple) et le comportement des bénéficiaires (agressivité verbale et parfois agie, demandes déplacées, etc.). Pour le coup, la posture professionnelle occupe une place cruciale dans l'intervention sociale, qui implique un engagement conséquent des praticien-ne-s qui risquent « d'être pris » (Corcuff, 1998) dans les situations d'interaction et d'être assignés à une place en plus d'« être affectés » (Favret-Saada, 1990).

La nature de l'engagement professionnel en travail social met en perspective la centralité du corps en termes d'agir – *le je peux* (Henry, 2006) –, dimension fréquemment laissée dans l'ombre. Hans Joas (2008) note que dans les théories de l'action, le plus souvent, il est implicitement question d'un agir rationnel. Outre un caractère téléologique de l'action, ce dernier se signale par une autonomie de l'actrice ou de l'acteur, conçue hors de tout contexte et en pleine capacité de maîtriser son corps. Or, il n'en est rien et, afin de mieux saisir les mécanismes qui interviennent dans la posture professionnelle, il convient de s'intéresser au vif de l'action et à la composante corporelle de l'agir humain.

Si le corps est peu présent en travail social, ce phénomène mérite d'être rapporté à la place généralement accordée au corps dans le monde occidental. Selon David Le Breton (1990; 2013), du fait d'une tradition philosophique fortement imprégnée par le platonisme, l'Occident a de tout temps nourri un soupçon à l'égard du corps et un dualisme qui salue les vertus de l'esprit, de l'âme, de la connaissance et du Bien en opposition au corps entrevu comme le lieu de la captivité, de la mort, de l'ignorance et des plaisirs troubles. L'anthropologue Edward T. Hall s'étonne, lui aussi, de l'ancrage culturel occidental, pétri de dualité, qui « détourne notre attention de la causalité multiple » (1984: 158) et classe pratiquement tout par catégories exclusives.

L'agir professionnel et sa dimension corporelle

En dépit d'une pensée dualiste omniprésente, les contributions d'auteur-e-s qui s'intéressent au corps, à sa réalité ontologique (Merleau-Ponty, 1945; Henry, 2006), à ses multiples fonctions (Mauss, 2001; Joas, 2008; Winkin, 2001; Sennett, 2010, Hall, 1984) et à son rôle normatif (Goffman, 1973, 1974; Joas, 2008; Kaufmann, 1995, 1997; Lahire, 2001; Detrez, 2002; etc.) ne manquent pas.

Pierre Bourdieu (1980) estime pour sa part que le «sens pratique» demande à être rapporté à un «savoir par corps», alors que Gunter Gebauer et Christoph Wulf (2004) avancent que le corps opère comme une médiation entre la personne et son environnement du fait des apprentissages réalisés en famille, à l'école, au travail, etc. Le mimétisme constitue ainsi le socle des apprentissages sociaux par lesquels s'incorporent littéralement les codes et autres normes dans nos habitudes et gestes quotidiens. «Un individu ne peut pas faire autrement que d'être là en chair et en os», nous rappelle Erving Goffman (1974: 136). Et, du fait de notre réalité incarnée, notre corps fonde la modalité première de notre rapport au monde – «J'ai un corps et je suis un corps» (Shusterman, 2007) –, le lieu frontière entre soi et les autres, l'intime et le social (Le Breton, 2007).

L'activité déployée en travail social et les habiletés pratiques qu'elle mobilise en situation renvoie à un ensemble de savoirs tacites, qu'il s'agisse du *savoir pratique* et de l'*habitus* (Bourdieu, 1980), de la *mètis* (Clot, 1998), des *savoirs incorporés* (Schön, 1994), de la *subjectivité de l'agir* (Dejours, 2003) ou d'une *présence* (Molinier, 2013). Le savoir pratique est revendiqué par les praticien-ne-s, qui disent agir par instinct, par intuition, hissant le *feeling* et l'intelligence pratique au rang d'une expertise qui, selon Matthew Crawford (2010), ne manquerait pas de noblesse.

Étroitement lié au terrain, à la fois lieu d'apprentissage et d'exercice professionnel, le savoir pratique «est dans nos actes» (Schön, 1994: 76), et se traduit le plus souvent en termes de «tour de main» et «arts de faire» (Certeau, 1990). Il serait ici question d'«une intelligence du sujet, mal définie sinon par des neutres (avoir *du flair, du tact, du goût, du jugement, de l'instinct*, etc.) qui oscillent entre les régimes de l'esthétique, du cognitif ou du réflexe, comme si le «savoir-faire» se réduisait à un principe insaisissable du savoir» (Certeau, 1990: 112-113).

A l'évidence, l'activité professionnelle est complexe et présente un caractère insaisissable car «l'action est opaque à celui-là même qui l'accomplit» (Vermersch, 1994: 32). C'est ce qui a amené Vermersch à imaginer un dispositif sous la forme d'un entretien d'explicitation (1994) qui stimule la mémoire des praticien-ne-s en s'intéressant plus particulièrement aux émotions et sensations, donc au corps en tant que lieu des ajustements automatiques. Pour les mêmes raisons, Yves Clot (1998) a conçu des analyses de pratique qui autorisent les praticien-ne-s à accéder aux ressorts de l'action par le biais du visionnement de vidéos prises en cours d'activité.

Interroger la posture professionnelle à partir de la corporéité de l'agir offre un angle d'approche doublement heuristique puisqu'il permet, d'une part, d'ancrer la réflexion sur une base concrète, largement documentée et, d'autre part, de considérer l'activité sociale de manière élargie en y intégrant des aspects occultés ou peu pris en considération, notamment le poids des représentations sociales, la force des habitudes, l'affectivité ou encore la pré-réflexivité inhérente à l'agir.

Comme vu précédemment, l'agir humain oscille entre les régimes du cognitif, du réflexe et de l'esthétique entendue en tant qu'appréhension non dualiste du monde, qu'il s'agisse de soi et des autres ou de la raison et des émotions. Hans Joas attire notre attention sur le fait que, dans une théorie de l'action qui tente de surmonter une pensée dualiste, il s'agit d'«inclure aussi la passivité, la sensibilité, la réceptivité, la sérénité» (Joas, 2001: 35) au risque d'assimiler l'action à une simple implication activiste et d'en exclure sa part de corporéité. Le neurologue Antonio Damasio s'inscrit un peu dans la même veine lorsqu'il souligne que «nos pensées les plus élevées et nos actes les meilleurs, nos plus grandes joies et nos plus profondes peines, ont notre corps pour aune» (2001: 14).

Si une scission est observée entre le corps et l'esprit, ou la raison et les émotions, elle est également présente dans la distinction entre soi et les autres (Winnicott, 1975; Mead, 2006), ce qui ne serait qu'une illusion résultant d'un long processus d'individuation depuis l'état non différencié du nourrisson. Pourtant, c'est grâce à une *auto-affection originnaire* (Henry, 2004), à une *affectivité primordiale du sujet* (Depraz, 2006) inhérente à la condition incarnée de l'être humain, via son schéma corporel, que nous pouvons avoir une perception globale des situations et nous situer dans l'intersubjectivité. Cela expliquerait le phénomène de «sympathie», qui est une forme d'expression du rapport social antérieure à toute intentionnalité consciente du sujet.

Pour Vinciane Despret, nos émotions seraient autant de versions du monde et de manières de l’habiter qui n’existent pas en soi, mais dans la relation à autrui. Selon elle, les émotions sont des modes de définition et de régulation des relations sociales et du soi dans un ordre moral. C’est pourquoi « l’émotion s’y définit alors comme une manière par laquelle nous négocions notre rapport à nous-mêmes, au monde, et aux autres » (2001 : 283), perspective qui coïncide avec l’idée d’un soi qui dépend des interactions sociales et, pour le coup, de sentiments et émotions conçues comme des faits sociaux. Par ailleurs, en rapport à la compassion éprouvée par les professionnel-le-s, Corcuff souligne que « cette sensibilité au singulier est souvent corporelle » (1998 : 6), remarque qui rejoint les réflexions de Joas (2008).

Dans la mesure où le travail social est contingent et implique un savoir en actes, un engagement corporel et sensible, les praticien-ne-s sont appelé-e-s à négocier le rapport aux autres par le biais d’une attention à la composante émotionnelle des interactions qui n’est pas forcément conscientisée. Cette configuration particulière de l’activité, qui suppose « une part implicite dans sa réalisation, précisément pour celui qui l’effectue » (Vermersch, 1994 : 18), fait plus largement écho à la normativité de l’agir mise en relief dans les travaux sociologiques. Elle n’est pas sans soulever des interrogations concernant la posture professionnelle. Comment invoquer une expertise professionnelle fondée sur une base aussi insaisissable qu’une *affectivité primordiale du sujet* convertie en « savoir pratique », qui échappe à la conscience des praticien-ne-s ? Pour tenter de répondre à cette question, je propose d’élargir la réflexion en m’intéressant à la posture de chercheur-e engagé-e dans un processus d’observation participante. Nous le verrons, cette méthode est propice à penser ce que signifie un agir incarné inhérent à une immersion sur le terrain, prisme aux multiples facettes qui, selon moi, concerne autant la recherche que l’intervention sociale.

Observation participante et posture esthétique de la ou du chercheur-e

Couplée à des entretiens, l’observation participante constitue une méthode ethnographique féconde pour appréhender un terrain de recherche et saisir l’ensemble des phénomènes qui s’y produisent (Loser, 2010; Loser &

Waldis, 2017). Cette méthode exige néanmoins de clarifier certains points, telles les notions de posture professionnelle et de réflexivité qui forment le cœur de ma présente réflexion.

L'attention des chercheur-e-s immergé-e-s dans un terrain est à l'évidence un premier point crucial à examiner. L'observation *in situ* de scènes où interagissent entre eux des groupes de personnes exige de passer par une conscientisation du regard porté sur les phénomènes entrevus, en tant que ce dernier est constitutif de la construction des données. Olivier de Sardan note à ce propos que «les données sont la transformation en traces objectivées de *morceaux de réels* tels qu'ils ont été sélectionnés et perçus par le chercheur» (1995: 76). La posture de recherche implique, de fait, une distanciation du regard *habitué* (Canter Kohn & Nègre, 2003), mais il n'en demeure pas moins que «les observations du chercheur sont structurées par ce qu'il cherche, par son langage, sa problématique, sa formation, sa personnalité. [...]» (Olivier de Sardan, 1995: 76). En d'autres termes, Nadia Mohia relève que, sur le terrain, le ou la chercheur-e est une personne qui continue de vivre, qui «reste un *sujet entier*, engagé par une relation à l'autre totale, c'est-à-dire par sa subjectivité propre, son histoire personnelle et son appartenance à une société donnée» (Mohia, 2008: 18).

Ces réflexions croisées tendent à accréditer l'idée que l'observation participante relève d'une expérience humaine et subjective, une *démarche expérimentée* (Canter Kohn & Nègre, 2003), ce qui implique, pour le ou la chercheur-e, de mener une «analyse réflexive sur les conditions dans lesquelles le processus de connaissance se développe sur le terrain» (Caratini, 2004: 18).

Afin de faire tenir le fragile équilibre entre implication et distanciation, composantes indissociables de la posture d'observation participante, le ou la scientifique est soumis-e à un effort constant de dédoublement, à un jeu d'alternance entre un *être dedans* et un *être dehors*. De fait, l'observation participante peut être assimilée à une forme de jeu car, comme le rappelle Caratini: «Jouer, c'est se dédoubler» (2004: 78).

Jean Rouch a très bien analysé cette manière de se dédoubler au cours d'une interview (2004). Lors du tournage de cérémonies d'exorcisme, le réalisateur et ethnologue disait appliquer une méthode – le *ciné-transe* – qui se signale par un œil «pris» par la charge émotionnelle de la scène filmée et l'autre œil, rivé sur le viseur de la caméra, qui observe la scène dans l'optique du résultat final visible à l'écran. Un peu à la façon du visionnement des rushes après le tournage, le ou la chercheur-e se remémore dans

l'après-coup les scènes observées et tente de traduire ces *morceaux de réels* saisis *in situ* en traces objectivées dans son journal de terrain.

Cet exercice d'objectivation des données est délicat et demande aux chercheur·e·s de mener une opération en plusieurs temps. Tout d'abord, les temps d'immersion sur le terrain impliquent une confrontation à une multiplicité d'informations complexes, superposées les unes aux autres et imbriquées entre elles, que l'observation doit parvenir à saisir de manière approfondie, comme s'il s'agissait d'«essayer de lire (au sens de «construire une lecture de») un manuscrit étranger, défraîchi, plein d'ellipses, d'incohérences, de corrections suspectes [...]» (Clifford Geertz, 1998: 80). Ensuite, les chercheur·e·s sont appelé·e·s à consigner dans leur journal de terrain l'ensemble des événements et interactions observés, et cela de la manière la plus détaillée possible, afin de produire ce que Geertz (1998) nomme une «description dense». Cette phase d'objectivation, qui est une mise à distance de l'expérience d'immersion, est essentielle et oblige le ou la chercheur·e à tenir compte du jeu de dédoublement mentionné plus haut en faisant preuve d'honnêteté. A ce sujet, James Clifford relève que si l'observatrice ou l'observateur accède à ce qui se passe à l'intérieur du terrain observé, son autorité expérientielle demande toutefois à être entrevue de manière critique, le *j'y étais* ne constitue pas un gage d'authenticité et de valeur absolue (2003: 274-275).

Dans la phase de mise en mots de l'expérience d'immersion, les émotions éprouvées sont des indicateurs connexes aux informations factuelles et autorisent bien souvent des analyses fécondes (Loser, 2012). En rapport aux travaux d'Erving Goffman (1974; 1991), dans trois enquêtes de terrain, deux plus anciennes (Loser, 2010; 2013) et une plus récente (Loser & Waldis, 2017), une partie des analyses ont été menées sur la base d'un examen attentif des situations d'embarras, qu'il s'agisse de l'embarras éprouvé en tant que chercheur·e ou de celui observé chez les personnes observées. Pour illustrer cela, je vais revenir sur des observations consignées dans le journal de terrain élaboré à l'occasion d'une investigation menée dans des ateliers d'expression et de création (Loser, 2010; 2012). Alors que j'avais pour habitude de participer aux activités créatives par un travail de collage – images de magazines découpées et agencées sur une feuille de papier –, l'absence de journaux, lors d'un premier temps d'observation dans un atelier qui réunissait des personnes âgées, me contraignit à me rabattre sur des craies grasses. Aussitôt, des souvenirs de classe maternelle surgirent en moi, et cela de manière intense et prolongée. Une

forme d'embarras me saisit alors, pour ne plus me quitter. Cette gêne trouva une première réponse lorsqu'un participant évoqua un souvenir d'enfance clairement attaché à sa scolarité en classe maternelle. L'embarras que j'avais ressenti dans ce terrain portait ainsi au-delà de contenus biographiques, hypothèse qui s'est confirmée au fil de mes observations dans le même atelier. Au cours de la même recherche, dans un atelier de modelage ouvert à tout public, une participante dans la cinquantaine arriva alcoolisée à l'une des séances. Ce jour-là, placée à la table de travail face à moi, elle n'eut de cesse de m'interpeller par des paroles et des gestes ambigus. De chercheur, j'étais d'un coup placé dans le rôle du mâle, et l'embarras me saisit durant tout le temps de l'atelier et dura par la suite encore. De fait, il m'a été difficile de rapporter cette scène dans mon journal de terrain tant elle faisait surgir en moi des sentiments contradictoires et conflictuels. Les réflexions de Michel Leiris – «Doit-on tout raconter? Doit-on choisir? Doit-on transfigurer? Je suis d'avis qu'il faut tout raconter» (Leiris, 1981: 187-188) – m'ont aidé à en tirer parti et à admettre que, en tant que chercheur, j'étais non seulement observé, mais aussi assigné à une place qui pouvait s'avérer inconfortable. Ce constat m'a amené, une nouvelle fois, à vérifier l'importance des interactions sociales qui conditionnent le positionnement personnel, quand bien même ce dernier tente d'incarner l'affirmation de préférences attentives à la dimension éthique.

Dans le cadre d'une investigation dans des ateliers d'art visuel fréquentés par des artistes en situation de handicap, outre la question de l'artificialité des œuvres – processus par lequel les créations accèdent au rang d'œuvre d'art (Heinich & Shapiro, 2012) –, il importait de comprendre la manière dont les artistes passaient du statut dévalorisé de personne handicapée au statut valorisé d'artiste. Aussi, Barbara Waldis et moi-même nous sommes intéressés à saisir comment et quand s'opérait le jeu de bascule entre, respectivement, les situations de production de handicap et de production artistique (Loser & Waldis, 2017) en nous inspirant des travaux sur le *Doing Gender* de Candace West et Sarah Fenstermaker (1995). Comme lors de la précédente enquête mentionnée, les situations d'embarras ont constitué des indicateurs précieux pour l'analyse. Ce fut notamment le cas dans la scène suivante, qui se déroula dans un des ateliers d'art alors qu'une attachée culturelle s'entretenait avec un artiste afin de sélectionner des œuvres pour une exposition. Les questions posées étaient déjà en soi intéressantes à considérer, dans la mesure où elles portaient sur des aspects artistiques (les sources d'inspiration, le mode de procéder, etc.), entrecoupées par

d'autres considérations plus ambiguës (« Tu vis où ? » ; « Tu as une amie ? »). L'attachée culturelle parlait-elle à un artiste ou à une personne « handicapée » ? Cette hésitation mérite d'être rapportée aux travaux de Charles Gardou, qui note que les personnes en situation de handicap sont assignées à un état liminal, dans un entre-deux, « dans une zone où leur acceptation et leur reconnaissance restent équivoques » (Gardou, 2000: 75).

L'hésitation de l'attachée culturelle se mua apparemment en embarras lorsqu'elle demanda à l'artiste s'il désirait voir exposée une de ses œuvres favorites. A la question posée, l'artiste répondit simplement par un « Non » qui semble avoir surpris son interlocutrice, laquelle répliqua aussitôt par un « Oui, tu as tout à fait raison ! » suivi d'un rire. Le rire est un acte non contrôlé (Gebauer & Wulf, 2004) qui, dans l'interaction observée, est venu brouiller la communication. Le phénomène observé peut paraître anodin, mais notre enquête nous a montré qu'il n'était pas isolé et pouvait relever « de tout ce qui embarrasse spécifiquement les rencontres » (Goffman, 1974: 96), et cela particulièrement dans les interactions entre personnes en situation de handicap et personnes « valides » (Murphy, 1990), en raison des représentations sociales du handicap.

Durant un temps d'observation pendant lequel j'étais confronté à des personnes polyhandicapées, une forte gêne me saisit, alors que je suis habitué à côtoyer des personnes en situation de handicap. Cette situation d'embarras a été mise en mots dans mon journal de terrain (Loser, 2013): « Face à Katia et Anne, je me suis senti quelque peu déstabilisé. Ce sentiment est en partie dû à la difficulté de communication mais, je dois l'avouer, c'est surtout leur entrave corporelle qui me touche [...] » Etant clairement affecté lors de ce temps d'observation, mon embarras pouvait être mis sur le compte d'une confrontation à ma vulnérabilité, mais il relevait également d'une situation sociale qui engage une affectivité *démesurée* (Corcuff, 1998).

Ce type d'interaction qui suscite l'embarras vient interroger la posture à adopter en tant que chercheur-e pour ne pas perdre la face et faire perdre celle de l'autre (Goffman, 1973) ni perdre pied, afin de poursuivre les observations de terrain.

Dans la dernière illustration examinée, le chercheur que je suis s'est trouvé momentanément déstabilisé par une soudaine irruption d'affects inattendus. Il a fallu que j'en prenne conscience pour que je puisse à nouveau porter attention à la scène que je tentais de saisir. Cette « chimie » particulière a été étudiée par le neurologue Antonio Damasio, qui note que

«l'organisme interagit avec l'environnement en tant que tout: l'interaction n'est pas le seul fait du corps, ni le seul fait du cerveau» (2001: 14). Contrairement à l'opinion courante, le chercheur précise que les perceptions d'émotions suivent «un agencement physiologique des plus curieux, puisque celui-ci a mis le cerveau dans l'obligation d'«écouter» le corps» (2001: 113). De ce fait même, les «perceptions d'émotions ne sont ni fugitives ni insaisissables [et] ont une valeur cognitive, tout autant que les autres percepts» (2001: 13). Si l'on suit Damasio, la perception des émotions est essentielle car celles-ci participent aux rouages de la raison. Immergé dans le terrain, cette articulation entre émotions et raison m'a été rendue accessible grâce au recours à la double réduction phénoménologique husserlienne ou *epochè*, opération «par laquelle je mets entre parenthèses la thèse du monde et opère ce faisant une mise en suspens des préjugés et préconceptions» (Depraz, 2006: 204). Concrètement, l'*epochè* implique un geste qui vise un «devenir conscient», qui se déploie selon trois phases principales organiquement liées entre elles. Une première phase de suspension de l'attitude «naturelle», au profit d'une attention qui s'attache à une description phénoménologique des choses perçues, phase qu'il me semble possible de rattacher à la question: «Qu'est-ce qui se passe ici?» (Goffman, 1991); une seconde phase de conversion de l'attention, qui va se déporter de l'extérieur vers l'intérieur, sur les émotions éprouvées et, enfin, une troisième étape, où le sujet accueille l'expérience vécue et retourne vers la situation (Depraz, 2006: 104).

Comme l'évoque Jean-Claude Ameisen dans un dialogue avec Raphaël Enthoven (Enthoven *et al.*, 2009: 29-50), porter attention aux situations d'embarras autorise à mettre en articulation deux façons complémentaires de saisir la réalité; ce qui est de l'ordre de la sensibilité – le sentir – et ce qui participe de l'ordre de l'explication rationnelle – le comprendre. D'une certaine façon, cela rejoint une des réflexions de Sophie Caratini, qui estime que l'anthropologie demande aux chercheur-e-s de penser la différence et de s'y confronter en allant sur le terrain afin de l'expérimenter, quitte à «frôler la lisière entre la distinction et la confusion, de l'éprouver jusque dans leur chair» (2004: 4).

Plus largement, il semble intéressant d'établir une passerelle entre la double réduction phénoménologique décrite plus haut et l'*attitude esthétique* (Stolnitz, 2004), qui tranche du regard ordinaire qui capte les choses en fonction de leur intérêt utilitaire spécifique, de leur place dans l'ordre conceptuel du monde. Selon Richard Shusterman (2007), une perspective esthétique invite à s'arrêter sur la phénoménalité sensible de l'apparaître

via l'éprouvé afin de dépasser notre dépendance à la vie irréfléchie et prendre conscience des filtres aux travers desquels nous appréhendons le monde (valeurs, position sociale, etc.).

De l'activité préreflexive au «devenir conscient»

A la lumière des éléments développés précédemment, il importe de revenir aux notions de posture et de réflexivité en rapport à la question de la conscience des praticien-ne-s en cours d'activité.

Autant une conception téléologique de l'agir implique un sujet autonome et conscient de son action afin de poursuivre les buts fixés, autant une détermination situationnelle de l'agir couperait le sujet de toute intention et conscience. Si l'on suit Hans Joas (2008), une voie médiane peut être envisagée si l'on conçoit un agir qui n'est pas coupé du contexte et qui ne réduit pas celui ou celle qui agit à un statut d'idiot sans discernement, selon la formule de Garfinkel (2007). Pour Joas, «le rapport à la situation et le rapport au but sont, dès le départ, interdépendants [...] car sans certaines *dispositions finales*, si vagues soient-elles, données *ante actu* sous la forme de besoins, d'intérêts et de normes, aucun événement ne pourrait présenter à nos yeux le caractère d'une situation, ce ne serait jamais qu'un fait dépourvu de signification» (Joas, 2008: 171). Pour le sociologue, il paraît évident que le lien entre l'agir et la situation qui le suscite relève d'un registre préreflexif qui renvoie au corps en tant que siège de l'agir. Si le sens pratique, inhérent à la corporéité de l'agir, rime avec les habitudes et la routinisation de nos gestes, cela n'exclut toutefois pas l'intervention de la conscience, ne serait-ce que de manière épisodique, notamment quand l'activité engagée sur le plan préreflexif se voit empêchée. Pour sa part, Bernard Lahire (2001) estime que la rupture avec le sens pratique provoquée par l'ajustement réflexif, la planification ou le calcul n'a rien d'une situation de crise et apparaît dans les moments de vie ordinaire. La liste de commissions ou de vêtements à emporter dans sa valise et les itinéraires de trajets inhabituels illustrent cela. Les réflexions de Lahire interrogent la manière de concevoir le cadrage de l'action et, s'il reconnaît que «les acteurs sont souvent pris dans «le feu de l'action», il remarque que «ces derniers sont parfois aussi hors d'elle (pour la préparer ou se la remémorer, l'évaluer, en rediscuter, la narrer, la commenter, la théoriser)» (2001: 235). Cette observation est cruciale pour ne pas confiner l'activité des professionnel-le-s du

social aux seuls temps d'interaction avec les bénéficiaires, pendant lesquels les modes opératoires préreflexifs jouent en plein. Ainsi, l'intervention sociale demande à être replacée dans un jeu de temporalité synchrone (Hall, 1984) où l'instant des face-à-face s'articule à une durée plus longue, celle de l'accompagnement d'un-e bénéficiaire. Cette conception de l'activité englobe alors les temps de réflexion, de supervision, d'écriture, de réunion et d'échanges entre collègues, etc. Comme le précise Lahire, « si l'on ne réduit pas l'action à l'action de courte durée [...] alors on comprend que la réflexion, y compris la plus rationnelle, puisse intervenir dans le cours d'une action et même en constituer des temps ou des étapes obligées [...] » (2001 : 272). De façon proche, Goffman relève qu'il y a la scène d'interaction en face-à-face, mais qu'il y a aussi « ce qui se passe en coulisses, c'est-à-dire l'action avant ou après la scène, ou encore derrière elle, et qui est incompatible avec elle » (1991 : 215), manière de tenir compte du vécu des protagonistes. Pour Goffman, les interactions de face-à-face sont le lieu de jeux subtils car « ceux qui conversent doivent généralement faire preuve de tact, c'est-à-dire dissimuler des pensées ou des émotions qu'on sait par ailleurs réelles » (1991 : 217). Les stratégies constituent la base même des jeux, tels les échecs, où les feintes sont possibles dans le but de mettre l'adversaire sur une fausse piste. Il est assez improbable que, dans ces jeux de face-à-face, seul un mode opératoire préreflexif soit concerné, postulat auquel pourrait souscrire Richard Sennett lorsqu'il souligne que « tout bon artisan poursuit un dialogue entre pratiques concrètes et réflexion » (2010 : 20).

Plus largement, ce débat autour de la conscience de la personne qui agit nous ramène à une critique de la conception dualiste du fonctionnement humain, pour laquelle la réflexion est forcément réduite à une dimension théorique et académique qui s'oppose au sens pratique (Lahire, 2001 : 27), alors qu'il y a tout lieu de considérer un « faire-cognitif » (Certeau, 1990). Plus largement, Sennett estime que « toutes les compétences, même les plus abstraites, sont au départ des pratiques physiques » (2010 : 21).

Sur le terrain, les praticien-ne-s en travail social sont amené-e-s à devoir composer avec des situations non structurées (Schön, 1994), qui contiennent une multiplicité d'informations complexes et superposées les unes aux autres et devraient, de ce fait, pouvoir tirer bénéfice des apports méthodologique relatifs à l'observation participante.

Comme relevé en début d'article, l'auto-observation est bien présente en travail social, mais elle se rapporte le plus souvent aux enjeux d'ordre psychoaffectif (transfert et contre-transfert, résonances, etc.) au détriment d'une

lecture élargie qui tient compte des déterminants sociaux. Au détour d'une enquête menée auprès d'assistantes sociales qui exercent dans le milieu hospitalier, Jean-François Gaspar a repéré que la volonté de ces dernières de se rapprocher des bénéficiaires «s'accompagne d'une occultation, au moins partielle, de la distance sociale qui sépare le travailleur social du patient et, de surcroît, est imposée au patient qui ne peut, au risque de désenchanter la relation, se prononcer sur ce rapprochement» (2012: 89). Cette observation, qui traduit des rapports de force sur fond d'asymétrie liée à l'exercice des rôles sociaux, touche clairement à la posture professionnelle et à l'éthique.

Les valeurs de préférences, aussi louables soient-elles, ne peuvent à elles seules fonder une posture éthique. Au contraire, une réflexion professionnelle qui se veut soucieuse du bien-être des bénéficiaires, de leur pouvoir d'autodétermination, engage les praticien-ne-s à repérer les dilemmes et valeurs en concurrence dans chaque situation d'intervention ainsi que les prévisibles effets produits par leur positionnement. A mon sens, en cours d'action, l'adoption d'une «attitude esthétique» (Stolnitz, 2004), distincte du regard ordinaire fonctionnel et normatif, devrait venir soutenir un positionnement éthique qui suppose de composer avec l'incertitude (Malherbe, 2001) et de mettre en délibération avec autrui les conflits liés aux valeurs et positionnements.

Oser se confronter à l'ambiguïté et accorder poids à la dimension sensible et non prévisible de l'agir relève d'une conception de la compétence professionnelle malheureusement peu en phase avec l'idéologie positiviste qui sous-tend les approches managériales qui, dans une large mesure, définissent aujourd'hui le travail social (Dujarier, 2015).

Posture professionnelle et enseignement

Les précédents développements ont permis de montrer que la posture de recherche qu'implique le recours à la méthode de l'observation participante offre une base de réflexion heuristique pour penser la professionnalité des intervenant-e-s sociaux et, plus précisément, les notions de posture professionnelle et de réflexivité. Aussi, dans le cadre de mon enseignement, tant en formation initiale que continue – formation des superviseur-e-s, notamment – je fais souvent appel à mes observations de chercheur afin de souligner la place centrale qu'occupent le corps et les émotions dans l'agir. Dans un cours qui s'intéresse à penser la question de l'exclusion

et de l'intégration en rapport au handicap, je n'hésite pas à proposer aux étudiant-e-s de déambuler en fauteuil roulant dans les rues de la cité, exercice suivi d'une seconde expérience qui consiste à se balader à l'aveugle avec un bandeau placé sur les yeux. Sans minimiser les enjeux psychologiques, les impressions vécues en situation sont examinées et analysées en termes somatiques (rupture des perceptions habituelles, rupture d'équilibre, sentiment d'insécurité, etc.) et en termes sociaux (regard public, stigmatisation, assignation de place, etc.). Dans un enseignement qui vise à interroger les représentations sociales du handicap, ce type d'expérience favorise grandement la mise en lumière des mécanismes à l'œuvre entre le groupe majoritaire et les minorités, tout en contribuant à thématiser la posture à tenir pour les intervenant-e-s auprès de ces minorités. Il n'est pas rare que les étudiant-e-s, même celles et ceux qui ont déjà acquis une solide expérience dans l'accompagnement des personnes en situation de handicap, fassent état de leur étonnement. Éprouver dans sa chair le regard des passant-e-s peut amener les participant-e-s à examiner sous un jour nouveau la notion d'empathie, en considérant la complexité de ce mouvement d'ouverture vers l'autre qui peut, paradoxalement, cacher un mécanisme de mise à distance non consciente: l'autre, en tant qu'elle ou il, m'émeut par sa différence, n'est-elle ou il pas, de ce fait même, résolument distinct-e de moi?

Dans le cadre d'un enseignement consacré à la médiation artistique – photographie, théâtre, arts plastiques, etc. – les étudiant-e-s apprivoisent l'«outil» avant de l'expérimenter en termes d'appui à la relation interindividuelle ou groupale. Une pédagogie qui recourt à la création et à l'expérimentation privilégie une perspective esthétique de l'humain, qui englobe les sphères corporelle, émotionnelle et cognitive pour ne pas opposer les activités artistiques et culturelles au travail intellectuel. Pour Martha Nussbaum, les pratiques artistiques sont particulièrement propices au développement d'un soi imaginaire et critique car elles permettent «de cultiver la sympathie conjointement avec le développement des facultés logiques» (2011: 132). Si le théâtre invite à porter attention au corps et aux émotions, c'est aussi le cas de la pratique du dessin et de la peinture, qui repose sur le lien intime entre le regard et la main (Merleau-Ponty, 1964), ou de la photographie, qui rend attentif ou attentive au cadrage du réel, à sa modalisation, c'est-à-dire à la manière de projeter une signification dans les situations d'interaction (Goffman, 1991).

D'une façon ou d'une autre, les pratiques artistiques, entrevues sous l'angle de la médiation de la relation, constituent un terrain favorable pour

penser le rapport au corps, le rapport aux autres et au monde et, par là-même, la posture professionnelle (Loser, 2014). Ce dernier point me conduit à considérer les enseignements professionnels situés à l'articulation de la formation théorique et pratique. Dans le suivi des étudiant-e-s en emploi, apprenant-e-s qui exercent une activité dans un lieu reconnu du travail social, la notion de posture professionnelle se présente comme une question incontournable qui demande à être travaillée concrètement à l'aide des analyses de situations professionnelles, des jeux de rôles et de la mise en récit des pratiques. Dans le cadre de cet accompagnement, j'ai pu vérifier de façon renouvelée que le fait d'amener les étudiant-e-s à porter attention à leur positionnement (intention poursuivie, attitude, place occupée, gestes accomplis, paroles prononcées, etc.) en rapport aux effets produits en situation chez eux et chez les bénéficiaires (impact émotionnel, réactions, interactions, etc.) leur permet de mieux saisir ce que recouvre la notion de posture professionnelle. Pour Richard Shusterman (2007), afin de favoriser une prise de distance critique vis-à-vis des émotions, voire autoriser des stratégies à même de les influencer, il s'agit préalablement d'être à même de les repérer et de les thématiser. Pierre Vermersch (1994) préconise de s'intéresser à l'expérience corporelle, qui favorise grandement ce processus de conscientisation des émotions et des ajustements automatiques en situation. Comme mentionné plus haut, une telle démarche est propice à un «devenir conscient» de ses préjugés sociaux via l'examen des situations ambiguës, des situations d'embarras. Pour les praticien-ne-s en travail social, cela revient à s'intéresser à la manière dont les émotions qui surgissent en cours d'interactions peuvent traduire une gêne liée à leurs préférences en termes de valeurs, à leur positionnement social (rapports de force, asymétrie de rôles, etc.) et à leur perception des différences (de genre, de milieu socioculturel, etc.). Cette attention au vécu corporel, qui suit un processus dynamique, relève d'une éthique contextuelle car «le relief émotionnel n'est jamais dicté *a priori*, mais est toujours le fruit d'une appréciation à chaque fois renouvelée du sujet en jeu» (Depraz, 2006: 93).

Conclusion

Alors que les praticien-ne-s en travail social sont appelé-e-s dans leur activité quotidienne à se positionner et à faire preuve de réflexivité, il me semble que leur activité pourrait tirer avantage de la méthode ethnographique.

Au lieu d'insister sur l'impossible *neutralité axiologique* – la fameuse distance professionnelle –, cette approche postule au contraire que tout être humain est un être incarné, socialisé et « affecté » par les autres et les interactions dans lesquels il est engagé. Ce postulat suppose de ne pas circonscrire les interactions aux seules dimensions affective et interpersonnelle, mais d'appréhender ces dernières aussi comme des situations sociales traversées par des rapports de force et des jeux de pouvoir. Dans cette idée, les praticien-ne-s sont invité-e-s à porter attention aux mouvements corporels et émotionnels, les leurs et ceux repérés chez les bénéficiaires, afin de les consigner par écrit, opération d'objectivation suivie par des analyses qui portent sur les enjeux précités.

A la différence de la recherche, l'intervention sociale n'a pas pour fonction de produire de la connaissance, mais la méthode ethnographique peut assurément aider à décrypter dans leur complexité les situations et les interactions entre protagonistes, et ainsi éclairer les professionnel-le-s quant au positionnement à tenir.

Avec son jeu de dédoublement entre *un dedans* et *un dehors* et la pratique du journal de terrain qui rend possible une mise en intelligibilité élargie des interactions entre protagonistes, y compris l'observatrice ou l'observateur, la méthode ethnographique ouvre une piste particulièrement fructueuse pour le travail social car elle permet de penser les notions de réflexivité et de posture professionnelle à la croisée du sensible et du cognitif, du pré-réflexif et du réflexif.

Références bibliographiques

- Autès, M. (2013). Le travail social : art de dire, art de faire. Dans Y. Boudjenai (Dir.), *Quel devenir pour le travail social : Nouvelles questions, nouvelles légitimités* (pp. 43-54). Paris : L'Harmattan.
- Avril, C. Cartier, M. & Serre, D. (2010). *Enquêter sur le travail : Concepts, méthodes, récits*. Paris : La Découverte.
- Boujut, S. (2005). Le travail social comme relation de service ou la gestion des émotions comme compétence professionnelle. *Déviance et Société*, 29, 141-153.
- Bourdieu, P. (1980). *Le sens pratique*. Paris : Minuit.
- Capul, M. & Lemay, M. (2005). *De l'éducation spécialisée. L'éducation spécialisée au quotidien*. Ramonville Saint-Agne : Erès.
- Canter Kohn, R. & Nègre, P. (2003). *Les voies de l'observation*. Paris : L'Harmattan.
- Caratini, S. (2004). *Les non-dits de l'anthropologie*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Certeau, M. de (1990). *L'invention du quotidien*. 1. *Arts de faire*. Paris : Gallimard.

- Clifford, J. (2003). De l'autorité en ethnographie. Le récit anthropologique comme texte littéraire. Dans D. Céfaï (Dir.), *L'enquête de terrain* (pp.263-294). Paris: La Découverte.
- Clot, Y. (1998). *Le travail sans l'homme? Pour une psychologie des milieux de travail et de vie*. Paris: La Découverte & Syros.
- Corcuff, P. (1998). Justification, stratégie et compassion: apport de la sociologie des régimes d'action. *Correspondances: Bulletin d'information scientifique de l'Institut de Recherche sur le Maghreb Contemporain à Tunis*, 51, 1-9.
- Crawford, M. B. (2010). *Eloge du carburateur: essai sur le sens et la valeur du travail*. Paris: La Découverte.
- Damasio, A. (2001). *L'erreur de Descartes*. Paris: Odile Jacob.
- Dejours, C. (2003). *L'évaluation du travail à l'épreuve du réel. Critique des fondements de l'évaluation*. Paris: INRA.
- Depraz, N. (2006). *Comprendre la phénoménologie. Une pratique concrète*. Paris: Armand Colin.
- Despret, V. (2001). *Ces émotions qui nous fabriquent: ethnopsychologie des émotions*. Paris: Seuil.
- Detrez, C. (2002). *La construction sociale du corps*. Paris: Seuil.
- Dujarier, M.-A. (2015). *Le management désincarné*. Paris: La Découverte.
- Enthoven, R. (Dir.) (2009). *La création*. Paris: Perrin.
- Favret-Saada, J. (1990). Etre affecté. *Gradhiva: revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie*, 8, 3-9.
- Garfinkel, H. (2007). *Recherches en ethnométhodologie*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Gaspar, J.-F. (2012). *Tenir! Les raisons d'être des travailleurs sociaux*. Paris: La Découverte.
- Gebauer, G. & Wulf, C. (2004). *Jeux, rituels, gestes. Les fondements de l'action sociale*. Paris: Economica.
- Goffman, E. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*. Paris: Minuit.
- Goffman, E. (1974). *Les rites d'interaction*. Paris: Minuit.
- Goffman, E. (1991). *Les cadres de l'expérience*. Paris: Minuit.
- Hall, E. T. (1984). *La danse de la vie*. Paris: Seuil.
- Heinich, N. & Shapiro, R. (Dir.) (2012). *De l'artification: enquêtes sur le passage à l'art*. Paris: EHESS.
- Henry, M. (2004). *Auto-donation. Entretiens et conférences*. Paris: Beauchesne.
- Henry, M. (2006). *Philosophie et phénoménologie du corps*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Joas, H. (2001). La créativité de l'agir. Dans J.-M. Baudoin & J.Friedrich (Dir.), *Théories de l'action et éducation* (pp.27-44). Bruxelles: De Boeck & Larcier.
- Joas, H. (2008). *La créativité de l'agir*. Paris: Cerf.
- Kaufmann, J.-C. (1995). *Corps de femmes, regards d'hommes, sociologie des seins nus*. Paris: Nathan.
- Kaufmann, J.-C. (1997). *Le cœur à l'ouvrage. Théorie de l'action ménagère*. Paris: Nathan.
- Lahire, B. (2001). *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*. Paris: Hachette Littérature, Armand Collin/Nathan.

- Le Breton, D. (1990). *Anthropologie du corps et modernité*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Le Breton, D. (2007). *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie*. Paris: Métailié.
- Le Breton, D. (2013). *L'adieu au corps*. Paris: Métailié.
- Loser, F. (2010). *La médiation artistique en travail social. Enjeux et pratiques en atelier d'expression et de création*. Genève: Editions ies.
- Loser, F. (2012). Le journal de terrain selon une perspective esthétique ou quand la pensée se fait sensible. Dans A. Gohard-Radenkovic, S. Pouliot & P. Stalder, *Le journal de bord : un récit en soi ou les traces d'un cheminement* (pp.73-101). Berne: Peter Lang.
- Loser, F. (2013). *L'agir des éducateurs sociaux comme expérience esthétique* [Thèse de doctorat en Sciences de l'éducation, soutenue le 21 janvier 2013]. Lyon: Université Lumière Lyon II.
- Loser, F. (2014). Esthétique et médiation créative: enjeux et pistes d'action pour interroger les préjugés et soutenir une communication interculturelle. Dans: P. Stalder & A. Tonti (Dir.), *La Médiation (inter)culturelle: représentations, mises en œuvre et développement des compétences* (pp.129-151). Paris: Editions des archives contemporaines.
- Loser, F. & Waldis, B. (2017). Ambiguïté des cadres d'expérience dans les interactions de face-à-face entre personnes en situation de handicap et personnes « valides »: quelles implications pour les chercheurs? Dans: S. Garneau & D. Namian, *Erwing Goffman et le travail social* (pp.197-212). Ottawa: Presses de l'Université d'Ottawa.
- Malherbe, J.-F. (2001). *L'incertitude en éthique: perspectives cliniques*. Montréal: Fides.
- Mauss, M. (2001). *Sociologie et anthropologie*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Mead, G. H. (2006). *L'esprit, le soi et la société*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Mercadier, C. (2006). *Le travail émotionnel des soignants à l'hôpital*. Paris: Seli Arslan.
- Merleau-Ponty, M. (1964). *L'œil et l'esprit*. Paris: Gallimard.
- Molinier, P. (2013). *Le travail du care*. Paris: La Dispute.
- Nussbaum, M. (2011), *Les émotions démocratiques: Comment former le citoyen du 21^e siècle?* Paris: Flammarion.
- Ravon, B. & Ion, J. (2012). *Les travailleurs sociaux*. Paris: La Découverte.
- Schön, D. A. (1994). *Le praticien réflexif: à la recherche du savoir caché dans l'agir professionnel*. Montréal: Logiques.
- Sennett, R. (2010). *Ce que sait la main: La culture de l'artisanat*. Paris: Albin Michel.
- Shusterman, R. (2007). *Conscience du corps. Pour une soma-esthétique*. Paris/Tel Aviv: Editions de l'éclat.
- Stolnitz, J. (2004). L'attitude esthétique. Dans D. Lories (Dir.), *Philosophie analytique et esthétique* (pp.103-114). Paris: Klincksieck.
- Vermersch, P. (1994). *L'entretien d'explicitation*. Paris: ESF.
- Winkin, Y. (2001). *Anthropologie de la communication. De la théorie au terrain*. Paris: Seuil.
- Winnicott, D. W. (1975). *Jeu et réalité: l'espace potentiel*. Paris: Gallimard.